

Nos nuits
sont plus
belles que
nos jours...

Quart de mouillage... plaisir entier

Ça y est, ça recommence... Le grément entre en vibration, vrombit sourdement. Je connais la chanson, maintenant. Dans quelques secondes, la rafale va s'intensifier, basculer à droite. Le bateau va virer, s'incliner, démarrer en flèche... Gagné. C'est parti. Noyée dans l'obscurité, la côte toute proche défile de plus en plus vite. Puis la ligne de mouillage se tend, l'ancre chasse d'abord un peu, finit par rappeler le bateau qui pivote et se remet bout au vent. Le ressac s'intensifie - nous nous sommes une fois de plus rapprochés des rochers. Un coup d'œil au sondeur : si ça continue, l'alarme basse, réglée sur cinq mètres, ne va pas tarder à sonner. Nous sommes mouillés le long d'une anse où les fonds plongent très rapidement et avec une soc de charrue bien trop légère. La brise dégringole des hauteurs en bouffes irrégulières qui promènent notre 31 pieds de location comme un jouet. Il est un peu plus de

2 heures du matin, je suis de quart de mouillage dans le cockpit. Encore trente minutes à tenir. Ça pourrait être pénible. C'est simplement fascinant. Car le GPS aligne des chiffres inhabituels : 45° 64 Sud, 140° 25 Est, soit le cœur des quarantièmes, on ne lit pas ça tous les jours sur l'écran de son Garmin. Et la réalité joue les rêves éveillés. La nuit est douce - même pas besoin d'une polaire. Les fougères géantes exhalent des senteurs fortes de végétation humide. Quelques oiseaux s'appellent avec des cris étranges qui résonnent brièvement. L'eau est illuminée de reflets phosphorescents. Et, au-dessus de ma tête, la Croix du Sud est vissée à un plafond scintillant où les constellations sont toutes plus dépayssantes les unes que les autres.

Nous sommes en Nouvelle-Zélande. Plus précisément dans les Marlborough Sounds, au Nord de l'île de Jade. Une espèce de golfe du Morbihan aussi vaste qu'un département français, avec passes, anses, chenaux, îles et presqu'îles, baies, fjords et j'en passe. Le tout entrecoupé de langues de terre montagneuses, tantôt touffues - c'est-à-dire couvertes d'une forêt vierge impénétrable -, tantôt arides - donc couvertes de moutons.

Pour l'instant, je savoure le dépaysement d'une nuit australe à la fois douce et vaguement inquiétante. Tout à l'heure, cette oasis plantée à la lisière du plus grand désert maritime du monde fera vibrer les verts argentés de ses fougères emblématiques sous le chaud soleil de janvier... Le chaud soleil de janvier ? Facile, aux antipodes, d'avoir la tête à l'envers ! Ce qui explique sans doute pourquoi je n'ai vraiment pas été sympa avec ma coéquipière : je l'ai laissée dormir une heure et demie de plus... H.H.

Nuit agitée

La soirée se passe à Tarafal, l'un des mouillages les plus attachants et les plus imprévisibles du Cap-Vert, sur l'île de Sao Nicolao. En février, le soleil s'y couche tôt, mais l'air reste doux, propice à des apéritifs à rallonge. Nous sommes attablés au petit bar du village et tous les équipages de «yachties» écoutent le récit de Lili, un pêcheur black qui travaille pour la conserverie du village. C'est un gars étonnant, dont on a fait la connaissance ce matin. Avec sa lanche, canot à voile de 6 mètres, il s'est mis à couple de notre bateau en rentrant de la pêche. C'est son incroyable timbre de voix, si fluet au regard de sa corpulence et de la grosseur de ses mains, qui a surtout retenu mon attention. On aurait dit le soprano des Platters qui frappe à votre porte en vacances. J'en ai presque oublié les deux poissons qu'il a jetés sur le trampoline !

Ce soir, dans un français impeccable (il prétend avoir appris seulement au contact des plaisanciers de passage), il conte à notre table comment il a décroché le record de pêche au gros du village. Un thon de 140 kilos ramené à bord avec son frère pour seul équipage, «sur un coup de rein, en s'aidant d'une vague, tu vois...» La bête a mis 24 heures à s'épuiser et se rendre. Le récit et les questions en ont pris deux



ou trois et il est temps de rentrer à bord. D'ailleurs, le vent a forci et tout le monde a froid. «A demain, Lili. Les bières ? Tu plaisantes, c'est pour nous!» Arrivé à quai, les annexes se dandinent dans un bon clapot. Je reconnais mon feu blanc. Il me paraît loin, beaucoup plus loin que lorsqu'on est arrivé de jour. Les embruns frais levés par l'annexe qui flappe sur le clapot, les falaises noires découpées sous un timide quartier de lune, les nuages qui passent là-haut à une vitesse stupéfiante, tout paraît hostile. On arrive à bord, il doit y avoir 25 nœuds. Anne, frigorifiée, file se coucher et je vérifie au GPS que le bateau n'a pas bougé. J'aurais juré qu'on était plus près de la plage. Non, c'est bien ça, le cata à bâbord, le bateau de Renaud juste devant. Tiens, ils montent à bord. Le temps de vérifier que le bateau rappelle bien sur son mouillage, le vent a encore forci, à un niveau dont, sous la douceur des tropiques, nous avions oublié jusqu'à l'existence. Je me dis que c'est le froid, la sensation thermique comme disent les météorologues avertis, les bières de Lili aussi. Sauf que l'annexe qui se dresse en drapeau, moteur hors de l'eau dans les rafales, je ne rêve pas tout de même ! Je remonte l'engin entre deux rafales et le saisis sur le trampoline. Tout claque en furie par intermittence. Je fais un tour complet du pont pour arrimer ce qui peut l'être. Je rentre me couvrir. Anne ne dort pas. Elle me dit qu'elle a peur et m'interroge sur un bruit lancinant à l'intérieur. Des séries de claquements secs. Ce sont les bouts de la patte-d'oie du mouillage qui s'allongent lorsque le bateau cule et dont chaque toron ripe sur le chaumard.

J'allume l'anémomètre et remonte sur le pont, comme pour me donner une contenance, celle du veilleur qui peut agir sur le cours des choses, alors que je viens de comprendre que je ne sais trop quoi faire. Les rafales atteignent plus de 45 nœuds. Sans guindeau, je suis incapable de remonter sur mon mouillage. De jour, je sais que j'aurais agi, préparé une seconde ancre, dérapé pour trouver un coin plus abrité. Cette nuit, tout me paraît flou. Je parviens juste à espérer que l'on ne chasse pas, espérer surtout que Renaud, avec son bateau en acier pile à notre vent, réagisse vite si ça lui arrive... Des bateaux qui dérapent dans le mouillage, ça ne manque pas. On entend des manœuvres, des bruits de chaîne et des gens hirsutes dont on distingue parfois la silhouette. Renaud tient bon. Il veille lui aussi. J'ai parfois du mal à regarder au vent, tout paraît vibrant et trouble, mais j'aperçois le mégot de sa cigarette qui rougeoit de temps à autre. Ça dure des heures...

Un bruit me réveille. Je suis dans ma couchette, le corps pétri de courbatures, la tête encore pleine de la résonance du vent. J'ai dû abandonner la partie en route. Est-ce que ça a moli à la fin ? Je jette un œil autour du bateau. Rien n'a bougé. Le vent est tombé. Le soleil est haut, il fait déjà moite et, sur le trampoline, deux poissons gisent, encore ruisselants. P.M.B.

Douce nuit. A l'abri dans ce mouillage forain, chacun est attentif aux bruits de la nuit...



LAURENT CHARPENTIER

La dernière nuit

Quart de nuit. Comme une navigation en solo, l'équipier veille à tout : cap, point, réglage...

Du balcon d'un appartement de San Antonio, à l'Est de Palma de Majorque, je regarde le soir tomber autour des bateaux bâchés sur le bitume du port. J'ai bien amarré *Finch Hatton* près de la cale de mise à l'eau. J'ai le dos fourbu par les heures de rappel. Mes yeux se promènent sur l'horizon où l'eau s'est changée en une masse violet sombre, presque noire à l'endroit des risées laissées par la brise du large. 22 heures. Du salon me parviennent quelques mots de la discussion engagée entre l'entraîneur et l'une des filles. Discussion sur le clapot sourd qui coiffait la houle aujourd'hui, et sur les réglages à adopter en conséquence en bâbord. Je finis mon fond de verre. Comment sera le clapot, demain ? Une sorte d'engourdissement succède aux frémissements nerveux ; une saine fatigue est en train de me souler et il ne faut pas louer le coche.

L'erreur gravissime serait de ne pas dormir et d'émerger demain matin épuisée pour aborder la dernière journée du championnat. Impossible de courir deux manches en ayant mal dormi la veille.

Je m'étends au calme, la fenêtre de la chambre entrouverte. Je reprends la lecture de mon livre de chevet, m'absorbe dans un monde aux antipodes

d'un trapèze olympique. Je m'éloigne, j'oublie, je m'accroche à la seule question qui vaille : à qui profite le crime ? Mon esprit s'embrume et mes yeux commencent à piquer. Je tends l'oreille. Le vent s'est un peu relevé. Est-ce la brise de nuit ? Mes muscles ne tirent presque plus. Je m'enfonce dans le matelas et abandonne la lecture. Est-ce un front de Nord qui approche ? Y aura-t-il du vent, demain ?

Que le corps soit détendu et qu'il s'abandonne. Ne pas réfléchir inutilement, ne pas tergiverser, ne pas provoquer de stress. A peine penser. Comment les choses vont se dérouler demain. Imaginer ce qui pourrait arriver. Se projeter sur tous les parcours, explorer toutes les vagues possibles. Battre tous les adversaires. Virer parfaitement. Visualiser le moindre incident, le vent, les adversaires, le parcours, la vague.

En fermant les yeux, je vois la mer. De très près. Le détail très précis de ses facettes, là où le vent la travaille. Il y aura 12 nœuds, demain, et la vague sera ferme, quoique encore douce. Je vois l'étrave qui la chevauche. Je sens exactement mon corps se placer, accompagner le bateau. Je vois la vague avec acuité, une sensibilité aiguisée. Les penons flottent sans accroc, le cap est bon. L'eau est très bleue. Soudain, l'écume filoché ;

c'est que, demain, le vent rentrera à presque 20 nœuds. Je m'élanche dans la vague. Je me coule sous le vent, appuie plus fermement le pied droit sur le fond, et la coque accroche le dos de la vague. Le bateau frissonne dans l'accélération et me transmet son énergie. Le surf est long et pur. Le bruit du froissement de l'eau me lénifie tendrement. A moins qu'il n'y ait pas d'air, demain, que le soleil soit vif, que l'eau soit lisse. Tout de légèreté et de calme. Infimes mouvements. Le corps entre en contact avec le liston par une force électromagnétique. Il ne le touche pas vraiment. La coque glisse, presque au-dessus de tout, comme un charme, feutrée. Demain... il y aura... un vent parfait... Un homme qui dort tient en cercle autour de lui le fil des heures, l'ordre des années et des mondes. Proust était-il un bon barreur ?... Je pousse un peu la barre, en grimpant sur la vague...

La vague. La vague se lève devant mon étrave, roule. La vague s'emballe... je tire un peu la barre dans son creux. La vague se cabre, je la maîtrise. La maîtrise dans le coucher. La vague tangue... la vague... je... M.B.

Nos nuits sont plus belles que nos jours...